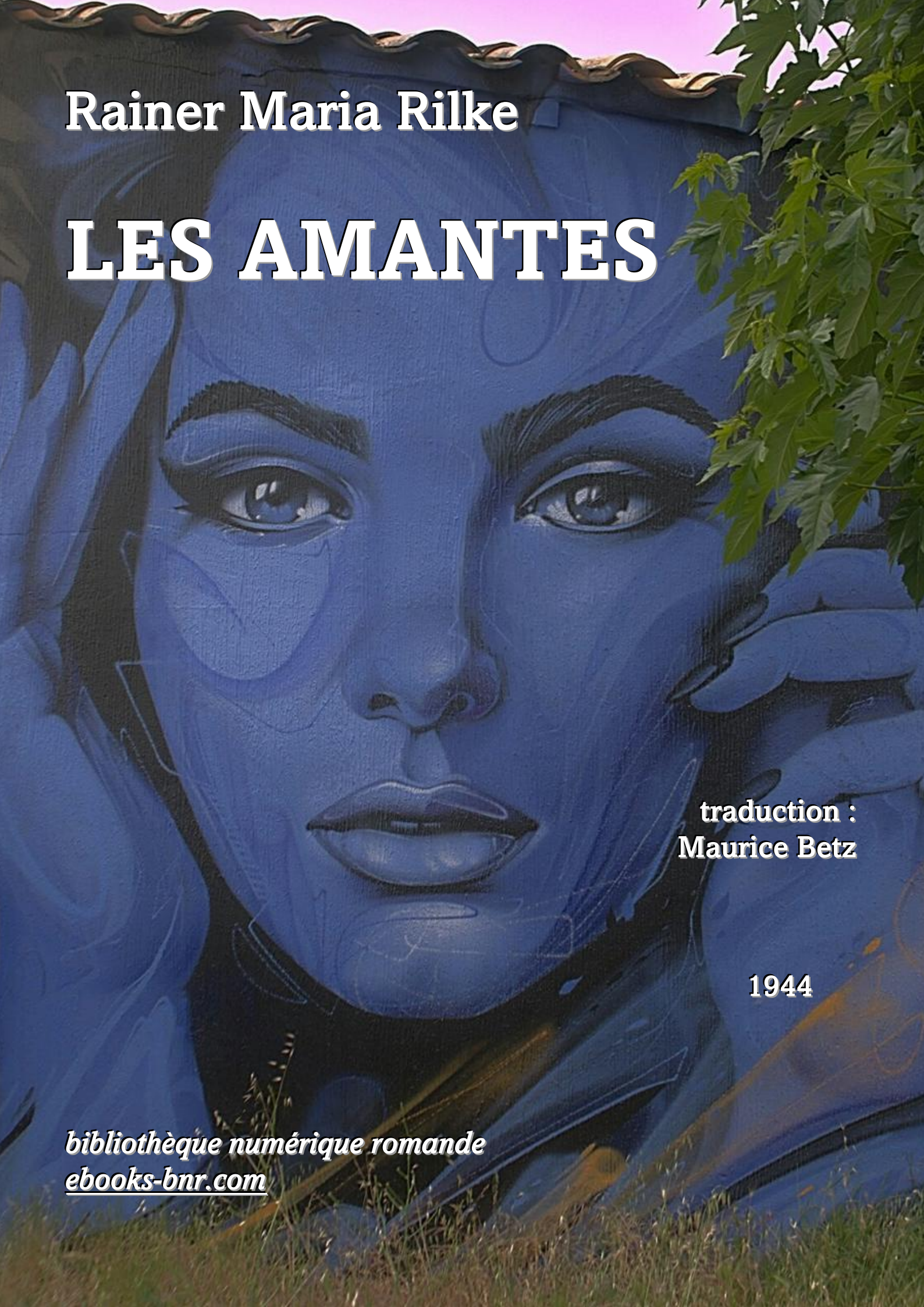




Rainer Maria Rilke

LES AMANTES

traduction :
Maurice Betz

1944

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

BETTINA.....	4
<i>CHANSON D'AMOUR</i>	7
LE DESTIN SE PLAÎT À INVENTER.....	8
<i>BERCEUSE</i>	10
CEUX QUI SONT AIMÉS.....	11
<i>MAIS SI LA NOSTALGIE</i>	13
REMONTEZ EN ARRIÈRE... ..	14
<i>AMANTS, VOUS QUI</i>	16
SAPHO	18
<i>SUR LE SOUPIR</i>	22
ABELONE.....	23
<i>CHANSON</i>	25
LES LIVRES D'UNE AMANTE	26
<i>FACE AU CIEL</i>	31
SUR LA RELIGIEUSE PORTUGAISE (Deux lettres).....	32
I.....	32
II	35
Ce livre numérique	36

« Être aimée veut dire se consumer dans la flamme. Aimer c'est rayonner d'une lumière inépuisable. Être aimée c'est passer ; aimer c'est durer. »

LES CAHIERS DE MALTE
LAURIDS BRIGGE.

BETTINA¹

Cette promesse se remplit encore et toujours : par hasard le même livre se retrouve de nouveau parmi les miens, au nombre des quelques livres dont je ne me sépare pas. À présent, pour moi aussi, il s'ouvre aux passages auxquels je pense justement, et pendant que je les lis, il est incertain si je songe à Bettina ou à Abelone.

Non, Bettina est devenue plus vivante en moi, Abelone que j'ai connue n'a fait que préparer l'autre, et voici qu'elle a fleuri en Bettina comme en son être le plus propre et le plus inconscient. Car cette étrange Bettina a, par toutes ses lettres, créé de l'espace, et comme un monde de dimensions élargies. Elle s'est depuis le commencement répandue en tout comme si elle avait déjà dépassé sa mort. Partout elle s'était installée profondément dans l'être, elle en faisait partie, et tout ce qui lui arrivait, était de toute éternité contenu dans la nature ; là elle se reconnaissait, elle s'en détachait presque douloureusement ; elle se devinait peu à peu,

¹ Extrait des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

comme remontant à des traditions, elle s'évoquait comme un esprit, et s'affrontait.

Voici un instant, Bettina, tu étais encore ; je te comprends. La terre n'est-elle pas chaude de toi, et les oiseaux ne laissent-ils pas de l'espace pour ta voix ? La rosée est autre, mais les étoiles sont encore les étoiles de tes nuits. Où le monde entier n'est-il pas tien ? Car combien de fois l'as-tu incendié de ton amour, et l'as-tu vu flamboyer et se consumer, et l'as-tu, en secret, remplacé par un autre monde, tandis que tous dormaient. Tu te sentais bien d'accord avec Dieu, lorsque, chaque matin, tu lui demandais une nouvelle terre, afin qu'eussent leur tour tous ceux qu'il avait créés. Il te semblait peu digne de les épargner, et de les réparer, et tu avançais tes mains vers un monde toujours nouveau. Car ton amour égalait tout.

Comment est-il possible que tous ne parlent encore de ton amour ? Qu'est-il depuis arrivé de plus mémorable ? Qu'est-ce donc qui les occupe ? Toi-même, tu connaissais la valeur de ton amour, tu le disais à haute voix à ton plus grand poète, afin qu'il fût rendu humain ; car il était encore élément. Mais le poète, en t'écrivant, en a dissuadé les hommes. Tous ont lu ses réponses et les croient plutôt, parce que le poète leur est plus intelligible que la nature. Mais peut-être comprendront-ils un jour qu'ici était la limite de sa grandeur. Cette aimante lui était imposée, et il ne l'a pas supportée. Qu'est-ce à dire qu'il n'ait pu lui répondre ? Un tel amour n'a pas besoin de réponse, il contient l'appel et la réponse ; il s'exauce lui-même. Mais le poète aurait dû s'humilier devant elle, dans toute sa magnificence, et ce qu'elle dictait, l'écrire à deux mains, comme Jean de Pathmos, à genoux. Il n'y avait pas de choix possible en présence de cette voix, qui « remplissait la fonction des anges », qui

était venue pour l'envelopper et l'entraîner vers l'éternel. C'était là le char de sa montée embrasée vers le ciel. C'était là qu'était préparé à sa mort le mythe obscur qu'il laissa vide.

CHANSON D'AMOUR²

Comment tenir mon âme afin
qu'elle ne frôle pas la tienne ?
Comment l'enlever assez loin,
par dessus toi, vers d'autres choses ?
Je voudrais l'abriter sous quelque objet perdu,
en un recoin étranger et muet
où ton frémissement ne pourrait pas l'atteindre.

Mais tout ce qui nous touche, toi et moi,
nous réunit ainsi qu'un coup d'archet
ne tire des deux cordes qu'une voix.
Quel est cet instrument sur quoi l'on nous fit tendre ?
Et quelle main nous tient, formant ce son ?
Ô douce chanson !

² Extrait des *Nouvelles Poésies*.

LE DESTIN SE PLAÎT À INVENTER³

Le destin se plaît à inventer des dessins et des figures. Sa difficulté tient à sa complexité. Mais la vie elle-même est difficile par sa simplicité. Elle n'a que quelques éléments d'une grandeur qui nous surpasse. Le saint, en déclinant le destin, choisit ceux-ci pour l'amour de Dieu. Mais que la femme, conformément à sa nature, doive faire le même choix par rapport à l'homme, c'est là ce qui évoque la fatalité de toutes les amours : Résolue et sans destin, comme une éternelle, elle est debout à côté de lui qui se transforme. Toujours l'aimante surpasse l'aimé, parce que la vie est plus grande que le destin. Son don d'elle-même peut être infini ; c'est là son bonheur. Mais la misère sans nom de son amour a toujours été celle-ci : qu'on lui ait demandé de limiter ce don.

Aucune autre plainte n'a jamais été exprimée par des femmes. Les deux premières lettres d'Héloïse ne contiennent que celle-là, et cinq siècles plus tard elle s'élève encore des lettres de la Portugaise ; on la reconnaît comme un appel

³ Extrait des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

d'oiseau. Et soudain le clair espace de cette connaissance est traversé par la forme la plus lointaine de Sapho, que les siècles ne trouvèrent pas, parce qu'ils l'ont cherchée dans le destin.

BERCEUSE⁴

Un jour, si je te perds,
pourras-tu dormir
sans qu'au-dessus de toi je bruisse
comme une couronne de tilleul ?

Sans que je veille, ici,
déposant des mots,
pareils à des paupières,
sur tes seins, tes membres, tes lèvres ?

Sans que je te referme,
te laissant seule avec toi-même,
comme un jardin peuplé
d'anis étoilés et de mélisses ?

⁴ Extrait des *Nouvelles Poésies*.

CEUX QUI SONT AIMÉS...⁵

Ceux qui sont aimés mènent une vie difficile et pleine de dangers. Ah ! que ne se surmontent-ils pas pour aimer eux aussi ? Autour de celles qui aiment il n'est que sécurité. Plus personne ne les soupçonne et elles-mêmes ne sont plus capables de se trahir. En elles le secret est devenu intangible. Elles le clament tout entier comme des rossignols, il ne se divise pas. Leur plainte ne vise qu'un seul ; mais la nature entière y joint sa voix c'est la plainte sur un être éternel. Elle se jettent à la poursuite de celui qu'elle ont perdu, mais dès les premiers pas elles l'ont dépassé, et il n'y a plus devant elles que Dieu. Leur légende est celle de Byblis qui poursuit Caumos jusqu'en Lycie. La poussée de son cœur lui fit parcourir des pays innombrables sur les traces de celui qu'elle aimait, et finalement elle fut à bout de forces. Mais si forte était la mobilité de son être que lorsqu'elle s'abandonna par delà sa mort elle reparut en source rapide.

Qu'est-il arrivé d'autre à la Portugaise, sinon qu'à l'intérieur elle est devenue source ? Quoi d'autre, à Héloïse ? Quoi d'autre, à toutes celles qui aimèrent, et dont les

⁵ Extrait des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

plaintes sont parvenues jusqu'à nous : Gaspara Stampa ; la comtesse de Die et Clara d'Anduse ; Louise Labé, Marceline Desbordes, Élisabeth Mercœur ? Mais toi, pauvre Aïssé fugitive, tu hésitais déjà, et tu cédas. Lasse Julie Lespinasse ! Légende désolée du parc heureux : Marianne de Clermont.

Je me souviens encore exactement qu'un jour, il y a longtemps, je trouvais chez nous un écrin à bijoux ; il était large comme deux mains, en forme d'éventail, avec un rebord de fleurs incrustées dans le maroquin vert foncé. Je l'ouvris : il était vide. Je puis dire cela à présent, après tant d'années. Mais en ce temps, lorsque je l'eus ouvert, je vis seulement en quoi consistait ce vide : en velours, en un petit mamelon de velours clair un peu défraîchi ; en la rainure du bijou qui s'y perdait, vide et plus claire d'un rien de mélancolie. Un instant cela était supportable. Mais pour celles qui ont été aimées et qui sont demeurées en arrière, tout est peut-être toujours ainsi.

MAIS SI LA NOSTALGIE...⁶

Mais si la nostalgie te gagne, chante les amantes ; il est loin
d'être assez immortel, leur sentiment fameux.
Chante-les – tu les envies presque ! – ces délaissées qui te
parurent
tellement plus aimantes que les apaisées.
Reprends infiniment l'inaccessible hommage.
Souviens-toi que le héros reste ; sa chute même n'était
pour lui qu'un prétexte pour être : suprême naissance.
Mais les amantes, la nature épuisée les reprend
en elle, comme si les forces lui manquaient
pour accomplir deux fois le même ouvrage.
T'es-tu assez souvenu de Gaspara Stampa
pour qu'une jeune fille quelconque,
délaissée par son amant, songe devant l'exemple
sublime de cette aimante : que ne suis-je comme elle ?
Ces souffrances lointaines, enfin, vont-elles
devenir plus fécondes ? N'est-il pas temps
que ceux qui aiment se libèrent de l'objet aimé,
et le surmontent, frémissants ? Ainsi le trait
vainc la corde pour être, rassemblé dans le bond,
plus que lui-même. Car nulle part il n'y a d'arrêt...

⁶ Fragment des première et deuxième *Élégies de Duino*.

REMONTEZ EN ARRIÈRE...⁷

Remontez en arrière dans vos journaux. N'y eut-il pas toujours autour des printemps une époque où l'année, en faisant irruption, vous atteignait comme un reproche ? Il y avait en vous une disposition à être joyeuse, et cependant, lorsque vous sortiez dans le vide spacieux, une hésitation étrange naissait dans l'air, et votre marche devenait incertaine comme sur un bateau. Le jardin commençait : mais vous – c'était cela – vous y entraîniez l'hiver et l'année passée ; pour vous c'était tout au plus une suite. Tandis que vous attendiez que votre âme participât à la saison, vous éprouviez soudain le poids de vos membres et quelque chose comme la possibilité de tomber malade, pénétrait dans votre pressentiment ouvert. Vous l'attribuiez à votre robe trop légère, vous jetiez le châle sur vos épaules, vous couriez jusqu'au bout de l'allée : et puis vous étiez là, le cœur battant, au milieu du large rond-point, résolue à être d'accord avec tout cela. Mais un oiseau chantait, et était seul, et vous reniait. Ah ! vous eussiez dû être morte !

⁷ Extrait des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

Peut-être. Peut-être est-ce nouveau que nous surmontions cela : l'année et l'amour. Les fleurs et les fruits sont mûrs lorsqu'ils tombent. Les animaux se sentent, s'entretrouvent et en sont contents. Mais nous qui avons projeté Dieu, nous ne pouvons pas finir par être prêts. Nous remettons notre nature, nous avons encore besoin de temps. Qu'est-ce, pour nous, qu'une année ? Que sont-elles, toutes ? Avant même que nous ayons commencé Dieu, nous le prions déjà : Fais-nous survivre à cette nuit. Et puis, les maladies. Et puis, l'amour.

Que Clémence de Bourges ait dû mourir à son aurore. Elle qui n'avait pas sa pareille ; parmi les instruments dont elle savait jouer comme nulle autre, le plus beau, joué de façon inoubliable, même dans le moindre son de sa voix. Sa jeunesse était si hautement résolue qu'une amoureuse pleine d'élan put dédier à ce cœur naissant le livre de sonnets dans lequel chaque vers était inassouvi. Louise Labé ne craignit pas d'effrayer cette enfant par les longues souffrances de l'amour. Elle lui montrait la montée nocturne du désir et lui promettait la douleur comme un univers agrandi ; et elle soupçonnait qu'avec sa douleur pleine d'expérience elle était loin d'atteindre cette attente qui faisait belle cette adolescente.

AMANTS, VOUS QUI...⁸

Amants, vous qui vous suffisez dans votre chaude
étreinte, je vous demande votre secret.
Vous vous touchez l'un l'autre. Auriez-vous des preuves ?
Voyez-vous, il arrive à mes mains de s'étreindre,
à mon visage usé de s'abriter en elles.
Cela me donne un peu conscience de moi-même.
Qui, néanmoins, oserait être pour si peu ?
Mais vous, grandis l'un dans l'extase de l'autre,
– jusqu'à ce que l'un crie : assez ! – vous dont les mains
découvrent l'abondance des années de vin,
vous qui parfois vous dissolvez l'un en faveur
de l'autre, je vous demande votre secret.
Je sais, votre contact n'est aussi bienheureux
que grâce à vos caresses qui retiennent
et qui protègent, tendres, votre durée pure,
car votre étreinte vous promet l'éternité.
Et pourtant, lorsque les premiers regards vous font
frémir, lorsque d'une attente anxieuse à la fenêtre
vous supportez l'effroi, ou d'une promenade :
ces premiers pas qu'au jardin vous faites ensemble...

⁸ Fragments des première et deuxième *Élégies de Duino*.

**Amants, est-ce encore vous lorsque, ainsi, l'un à l'autre
vous vous portez aux lèvres, trait sur trait ?
Oh ! comme le buveur alors de l'acte étrangement s'évade...**

SAPHO⁹

Jeunes filles dans mon pays ! Que la plus belle d'entre vous, en été, l'après-midi, dans la bibliothèque sombre, ait trouvé le petit livre que Jean de Tournes a imprimé en 1556. Qu'elle ait emporté le petit volume lisse et rafraîchissant, dehors, dans le verger bourdonnant, ou de l'autre côté, près du phlox, dans l'odeur trop douce duquel il y a comme un résidu de sucre pur. Qu'elle l'ait trouvé tôt. En ces jours où ses yeux commencent déjà à prendre conscience d'elle, tandis que la bouche plus jeune est encore capable de mordre d'une pomme des morceaux trop gros, et d'être pleine.

Et si vient alors le temps des amitiés plus mouvementées, que ce soit votre secret de vous appeler les unes les autres Dika, Anactoria, Gyrinno et Atthis. Qu'un homme plus âgé, un voisin peut-être, qui aurait beaucoup voyagé et serait regardé déjà comme un original, vous révèle ces noms. Qu'il vous invite quelquefois chez lui, pour l'amour de ses pêches célèbres, ou à cause des eaux-fortes de Ridinger sur l'équitation, là-haut dans le couloir blanc, de ces eaux-fortes dont il

⁹ Extrait des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

est tant question qu'il fallait bien les avoir vues. Peut-être le persuaderez-vous de vous raconter quelque chose. Peut-être celle-là est-elle parmi vous qui saurait le décider à chercher les vieux cahiers de son journal de voyage. Qui sait ? La même qui un jour réussit à se faire révéler que certains fragments de la poésie de Sapho nous sont parvenus, et qui n'a pas de repos jusqu'à ce qu'elle ait appris ce qui est presque un secret, savoir : que cet homme retiré aimait à consacrer ses loisirs à la traduction de ces morceaux. Il doit concéder que depuis longtemps il n'y a plus pensé, et ce qui est là, assure-t-il, ne vaut pas qu'on en parle. Mais à présent il se sent heureux quand même, devant ses candides amies, lorsqu'elles insistent beaucoup pour lui faire dire une strophe. Il retrouve même au fond de sa mémoire le texte grec, il le prononce à haute voix, parce que la traduction, lui semble-t-il, n'en exprime pas le meilleur, et pour montrer à cette jeunesse, par les belles brisures de cette langue, la matière massive du poème, ployée en des flammes si fortes.

Tout cela finit par animer de nouveau sa chaleur au travail. De beaux soirs presque jeunes viennent pour lui, des soirs d'automne, par exemple, qui ont devant eux beaucoup de nuit et de calme. Dans son cabinet la lumière brûle alors très tard. Il ne reste pas toujours penché sur les feuillets : il s'appuie souvent en arrière, il ferme les yeux sur telle ligne maintes fois relue, dont le sens se répand dans ses veines. Jamais il n'a été aussi certain de l'antiquité. Il est presque tenté de sourire des générations qui l'ont pleurée comme un spectacle perdu, dans lequel ils eussent volontiers joué un rôle. À présent il comprend momentanément la signification dynamique de cette précoce unité du monde, qui avait comme assumé, ensemble et d'une façon nouvelle, tout le labeur humain. Il n'est pas détourné de sa certitude par le fait que cette culture conséquente, avec ses phénomènes vi-

sibles, en quelque sorte sans lacune, semblait former un tout pour des regards postérieurs, et comme un spectacle dans son ensemble révolu. Sans doute la moitié céleste de la vie était-elle adaptée à la coupe ronde de l'existence terrestre, comme deux hémisphères forment ensemble une boule d'or intact. Mais à peine ceci fut-il accompli, que les esprits qui étaient enfermés au dedans, n'éprouvèrent plus cette réalisation sans reste, que comme une parabole ; l'astre massif perdit son poids et monta dans l'espace, et dans sa voûte dorée se reflétait de loin la tristesse de tout ce qui n'était pas encore vaincu.

Tandis qu'il pense cela, le solitaire dans sa nuit, le pense et le comprend, il aperçoit une assiette de fruits sur l'accoudoir. Malgré lui il prend une pomme et la pose devant soi, sur la table. Comme ma vie flotte autour de ce fruit ! songe-t-il. Autour de tout ce qui est parfait, monte et s'exhale ce qui reste à accomplir.

Et alors, de l'inachevé surgit, presque trop vite, cette petite figure, tendue par delà l'infini, à laquelle, au témoignage de Galien, tous pensaient lorsqu'ils disaient : la poétesse. Car de même que derrière les œuvres d'Hercule le monde se dressait et demandait à être détruit et reconstruit, de même se pressaient hors des réserves de l'être, vers les actes de son cœur, pour être vécus, les bonheurs et les désespoirs dont les temps doivent se contenter.

Il connaît tout à coup ce cœur résolu qui était prêt à s'acquitter de tout l'amour, jusqu'à la fin. Il ne s'étonne pas qu'on l'ait méconnu ; que l'on n'ait vu que l'excès de cette aimante à tout jamais future, et non une nouvelle unité de mesure, d'amour et de détresse. Que l'on ait interprété la légende de sa vie comme elle avait été par hasard admise à

cette époque-là, qu'enfin on lui ait attribué la mort de celles que le Dieu excite seules, à aimer hors d'elles-mêmes, sans réponse. Peut-être, parmi les amies même qu'elle avait formées, y en avait-il qui ne comprenaient pas : qu'au comble de son action elle ne se lamentait pas sur un seul qui laissa vides ses bras ouverts mais sur celui, désormais impossible, qui avait été assez grand pour son cœur.

Ici l'homme qui songe, se lève et va vers la fenêtre. Les murs de sa chambre haute sont trop proches, il voudrait voir les étoiles, si c'est possible. Il ne se trompe pas sur lui-même. Il sait que ce mouvement l'anime parce que parmi les jeunes filles du voisinage, est celle qui le regarde. Il a des vœux, non pour lui, non, mais pour elle ; pour elle il comprend, durant une heure nocturne qui passe, l'exigence de l'amour. Il se promet de ne rien lui en dire. Il lui semble que tout ce qu'il peut faire c'est d'être seul et éveillé, et de penser à propos d'elle combien cette aimante avait raison : lorsqu'elle savait que la réunion de deux êtres ne faisait qu'accroître la solitude ; lorsqu'elle dépassait la fin terrestre du sexe par son dessein infini, lorsque, dans l'obscurité des étreintes, elle ne cherchait pas le contentement, mais encore le désir, lorsqu'elle méprisait que, de deux êtres, l'un fût l'aimé, et l'autre l'aimant, et lorsque les faibles aimées qu'elle menait à sa couche, en sortaient, fortes d'amour et prêtes à la quitter.

Par ces adieux suprêmes, son cœur devenait une force de la nature. Au-dessus du destin elle chantait à ses plus récentes aimées leurs épithalames ; elle magnifiait leurs noces ; elle exagérait leur époux proche, afin qu'elles fissent un effort sur elles-mêmes, pour lui, comme à l'égard d'un Dieu, et qu'elles surmontassent la splendeur de l'époux.

SUR LE SOUPIR¹⁰

Sur le soupir de l'amie
toute la nuit se soulève,
une caresse brève
parcourt le ciel ébloui.

C'est comme si dans l'univers
une force élémentaire
redevenait la mère
de tout amour qui se perd.

¹⁰ Tiré des *Poèmes Français*.

ABELONE¹¹

Quelquefois je m'étais demandé pourquoi Abelone ne tournait pas vers Dieu les calories de son grand sentiment. Je sais qu'elle tendait à enlever à son amour tout caractère transitif, mais son cœur véridique pouvait-il s'y tromper et ne savait-elle pas que Dieu n'était qu'une direction donnée à l'amour, non pas son objet ? Ne savait-elle pas qu'elle n'avait à craindre de sa part aucune réponse ? Ne connaissait-elle pas la retenue de cet amant supérieur qui retarde tranquillement le plaisir, pour nous permettre, à nous si lents, de montrer et développer notre cœur tout entier ? Ou bien voulait-elle éviter le Christ ? Redoutait-elle d'être retenue par lui, à mi-chemin, et, à son contact, de devenir l'aimée ? Est-ce pour cela qu'elle n'aimait pas à penser à Julie Reventlow ? Je serais presque tenté de le croire, lorsque je songe qu'ont pu s'abandonner à cette subite facilité de Dieu, une aimante aussi simple que Mechthild, une aimante fouguese comme Thérèse d'Avila, une aimante blessée comme la bienheureuse Rose de Lima. Ah, celui qui pour les faibles était secourable, était une injustice assez forte ; alors que déjà

¹¹ Extrait des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

elles n'attendaient plus rien que le chemin infini, encore une fois dans le ciel plein d'attente elles rencontrent une forme palpable qui les gêne par son accueil et les trouble par sa virilité. La lentille de son cœur rassemble encore une fois les rayons parallèles de leurs cœurs, et elles que les anges espéraient déjà présenter intactes à Dieu, prennent tout à coup flamme et se consomment, dans la sécheresse de leur désir.

Être aimée veut dire se consumer dans la flamme. Aimer c'est rayonner d'une lumière inépuisable. Être aimée c'est passer, aimer c'est durer.

Il est cependant possible qu'Abelone, plus tard, ait essayé de penser avec son cœur, pour, insensiblement et sans intermédiaire, entrer en rapport avec Dieu. Je pourrais imaginer qu'il y a des lettres d'elle qui rappellent l'attentive contemplation intérieure de la princesse Amélie Galitzine. Mais si ces lettres étaient adressées à quelqu'un qui fut longtemps son proche, combien celui-ci a-t-il dû souffrir de cette transformation ! Et elle-même : je soupçonne qu'elle-même ne craignait rien tant que cette transformation spectrale et ignorée dont on perd constamment toutes les preuves parce qu'on ne les reconnaît pas.

CHANSON¹²

Toi à qui je ne confie pas
mes longues nuits sans repos.
Toi qui me rends si tendrement las,
me berçant comme un berceau ;
Toi qui me caches tes insomnies,
dis, si nous supportions
cette soif qui nous magnifie,
sans abandon ?

Car rappelle-toi les amants,
comme le mensonge les surprend
à l'heure des confessions.

Toi seule, tu fais partie de ma solitude pure.
Tu te transformes en tout : tu es ce murmure
– ou ce parfum aérien.
Entre mes bras : quel abîme qui s'abreuve de pertes !
Ils ne t'ont point retenue, et c'est grâce à cela, certes
qu'à jamais je te tiens.

¹² Extrait des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

LES LIVRES

D'UNE AMANTE¹³

Lorsque les grandes amantes dont les lettres sont impérissables, Héloïse et la Portugaise, laissèrent éclater leurs plaintes sur la fuite et sur la transformation de leurs amants, elles ne savaient pas combien leur sentiment élémentaire débordait déjà tout objet. Même le nouveau fiancé de leur solitude, apte à l'infini, n'était pas capable (semble-t-il), de recueillir les torrents de leur amour. Par-dessus lui, ils se déversaient dans le désespoir, dans l'abîme de ce qui était perdu, et ils disparaissaient sous terre. S'il eût été possible de détourner cet amour, qui était trop grand pour un seul être, et de le diriger par un système de canaux vers les choses, il eût produit les poèmes dont les lettres côtoient partout les marges ; car il n'y a qu'un pas de l'abandon de l'aimante à l'offrande du poète.

¹³ Essai sur la comtesse de Noailles, écrit par Rilke en 1907 et publié en janvier 1935 dans la revue *Corona*.

Et pourtant l'aimante n'est presque jamais capable de le franchir ; la voici, épuisée par toute cette peine, avec le reste d'un courage qui devrait être grand ; incapable de commencer ; à moins que, avant toute expérience, dès son enfance effrayée par l'accroissement héroïque de son sentiment, elle ait entrepris de le projeter dans l'espace soustrait au destin. Les vers d'or, aux belles brisures massives, grâce auxquels le nom de Sapho est parvenu jusqu'à nous, ne peuvent qu'être issus d'une telle vie. Il faudrait remonter jusqu'à elle pour montrer la genèse forcée d'une femme-poète, si parmi les livres de ce temps il ne se trouvait, comme par miracle, les livres d'une amante incomparable qui, (ainsi que d'autres grandissent), a glissé vers la grande poésie où son cœur trouve de l'espace.

Mu par un antique sang grec, servi en même temps et sans réserve par des sens orientaux, ce cœur a absorbé si passionnément l'enfance toute proche, il s'est empli précocement des images de la Savoie et de l'Île-de-France jusqu'à atteindre à un tel pouvoir de bonheur et de souffrance, qu'aucune distance n'eût plus pu le combler. Les saisons entraient en lui, prudemment d'abord, car elles n'étaient pas accoutumées à trouver un cœur aussi ouvert. Mais bientôt les printemps cessent de se contenir dans ce climat bienheureux et grandissent jusqu'à devenir des étés denses, et ne laissent plus rien au dehors, et se déploient sur l'île de ce cœur ; ils y introduisent les petites herbes et les fleurs touffues, les arbres fruitiers et les dociles légumes, sauge, menthe et mélisse, et tous les enfants mineurs de la flore basse. D'antiques plantes : cerfeuil parfumé, mâche, serpolet, laitue, bourrache et thym, lierre, pervenche et trèfle. Et le cœur vaillant demeure ouvert, et accueille roses sur roses, les variétés rares et leurs riches parfums ; le myrte et la grenade y trouvent place, la clématite, l'orange et le laurier, le

safran et le musc et l'acérbe camphrier du Japon : ce cœur est assez méridional. Les papillons y sont entraînés et les oiseaux y introduisent le ciel, et le ciel y apporte le soleil.

Et l'on comprend à présent que des chants doivent s'échapper de cet intérieur, jour et nuit ; car transplanté dans un cœur, tout cela a pris des voix, et les mêle et chuchote et s'exclame. Mais en devenant verbe, cela a perdu du même coup la félicité monocorde de l'être pur. Dehors le devenir, l'accroissement et l'évanouissement sont également valables ; mais dans un cœur cela se transforme spontanément en bonheur et en souci. Et lorsque cette aimante sans peur revient à elle, elle trouve l'un et l'autre en elle trop grand ; le monde qu'elle a assumé dépasse la résistance de sa délicate vie individuelle et elle devrait succomber sous le poids de son intérieur si une âme ne se dressait en elle, plus courageuse encore que son cœur.

Cette âme prend tout sur elle. Elle approuve le cœur de s'être ainsi ouvert ; elle l'aide à porter ce qu'il a abrité en lui, dans cet intérieur qui ne cesse de se charger, elle fait naître les dieux légers qui lui sont propres, afin de le rendre plus léger. C'est une âme naïve et éolienne, qui n'a pas honte d'habiter là où les sens se rencontrent, et qui ne manque de rien parce que ces sens déployés forment un cercle sans lacune : aussi vit-elle dans la conscience d'un monde ininterrompu. Ne sachant rien de l'invisible ou d'une autre vie, elle est présente en tous les points de la belle figure avec laquelle elle se sait d'accord, et nulle part elle ne pourrait être plus heureuse et plus intangible.

Jamais le cœur d'une femme ne s'est déployé sur une telle étendue de nature. Tout abandon que nous connaissons, semble être son abandon ; toute ferveur et tout bon-

heur de la créature dont personne ne prend possession lui échoient comme en vertu d'une parenté. Et lorsque ce cœur souffre, la même souffrance se répand comme un fléau en de vastes contrées, et dans les soirs soudain privés de toute perspective sa plainte se tient comme un appel d'oiseau. La plainte qui revient toujours, la seule, l'éternelle plainte d'amour ; la plainte de l'amour trop grand qui a dépassé tous les amants.

Cette plainte tombe et jaillit comme une fontaine dans les jardins solitaires de ces poésies. Elle est là comme un parfum, elle vous surprend comme une nostalgie, elle s'accumule comme des souvenirs ; elle se ferme comme une chambre à midi ; elle brille comme un miroir, elle s'ouvre comme une porte. Elle se précipite au dehors avec les trains et, dans son désespoir, agite les pays autour d'elle. Elle tire l'Espagne à elle comme une planche de salut ; elle se reconnaît, s'effraye devant la mélancolie de Venise, elle rêve des eaux de Damas et de la clarté d'Ispahan comme d'un soulagement. Il est des instants où elle pense qu'elle se supporterait mieux si elle était une ville au bord de la Corne d'Or. Mais elle finit par se jeter dans l'herbe ignorante, elle s'abandonne et veut en finir, et se dissoudre dans la nature ; et de nouveau elle se lève, et elle vit encore et se sent si éternelle qu'elle est seule à ne pas trembler, lorsque, quelque part, en plein bonheur, elle rencontre cette autre plainte : la plainte de la Mort.

Tel est le contenu des livres merveilleux qui nous sont échus, inattendus et immérités. C'est sans doute le contenu de tout ce que cette grande aimante avait à donner ; car c'est la quintessence de la vie de la femme que la religieuse portugaise a répandue avec ses larmes et qui s'est condensée chez sainte Thérèse en une huile dont le parfum eut raison d'elle.

Mais à nous qui pouvions à peine encore distinguer la figure de Sapho, il nous est donné d'admirer la réalité du grand amour dans une œuvre.

***FACE AU CIEL*¹⁴**

Toujours, – bien que nous connaissions l’amour et son
paysage,
et le petit cimetière avec ses noms plaintifs,
et l’abîme muet où les autres finissent :
encore et toujours nous venons à deux
nous allonger sous les vieux arbres,
parmi les fleurs et face au ciel.

¹⁴ Tiré des *Poésies Posthumes*.

SUR LA

RELIGIEUSE PORTUGAISE

(Deux lettres)¹⁵

I

23 janvier 1912

... Je n'ai pas de fenêtre ouverte sur les hommes, c'est un fait définitif. Ils ne se livrent à moi que dans la mesure où ils s'expriment en moi-même, et ils ne l'ont fait au cours de ces dernières années qu'à travers deux figures qui me permettent en gros des déductions sur les hommes. Ce qui me parle de l'humain, immensément, avec le calme d'une autorité qui prête de l'espace à mon ouïe, c'est la figure des jeunes mortes, et, de façon plus absolue, plus pure et plus inépuisable encore, *l'aimante*. Par ces deux figures, l'humain se trouve mélangé à mon cœur, que je le veuille ou non. Elles apparaissent en moi à la fois avec la netteté de la marionnette (qui est un objet extérieur, chargé de conviction), et comme des types définitifs au delà desquels on ne peut plus

¹⁵ Extraits de la correspondance générale du poète.

aller, de sorte que l'on pourrait écrire l'histoire naturelle de leur âme.

Tenons-nous en à l'aimante – je pense moins à sainte Thérèse et aux magnificences qui sont advenues de ce côté – elle m'apparaît plus simple, plus pure, c'est à dire moins diluée, et (si je puis ainsi dire), moins appliquée, dans la situation de Gaspara Stampa, de la Lyonnaise Labé, de certaines courtisanes vénitiennes, et surtout de Marianna Alcoforado, dont les huit lettres ont pour la première fois tracé l'amour de la femme d'un bout à l'autre, sans luxe, sans exagération ni complaisance, comme de la main d'une sibylle. Et il apparaît, mon Dieu ! que, par suite de la conséquence inexorable du cœur féminin, cette ligne achevée dans l'ordre terrestre, ne pouvait être continuée à moins qu'on la prolongeât à l'infini vers le divin. Mais ici, dans l'exemple de ce très négligeable Chamilly (dont la nature a mis à profit la sotte fatuité pour conserver les lettres de la Portugaise), par la sublime parole de la religieuse : « Mon amour ne dépend plus de la façon dont vous me traiterez », l'homme, en tant qu'amant, était liquidé, achevé, épuisé d'amour, si l'on veut parler avec égards, comme un gant s'use à force d'être porté. Et c'est merveille que l'homme ait tenu si longtemps puisqu'il n'a jamais participé à l'amour qu'en ses endroits les plus minces. Quelle triste figure il joue dans l'histoire de l'amour ! Il n'a presque pas d'autre force, hors la supériorité que la tradition lui prête, et cette force même il la porte avec une négligence qui indignerait si son manque de cœur et sa distraction n'avaient eu parfois d'autres causes qui la justifient partiellement. Mais personne ne m'empêchera de voir ce que montre l'exemple de cette aimante suprême et de son pitoyable partenaire, savoir que ce rapport découvre définitivement toute la charge, tout l'accomplissement, qui s'oppose

du côté de la femme à la complète insuffisance de l'homme en amour...

L'exemple de la Portugaise est d'une si merveilleuse pureté, parce qu'elle ne projette pas les flots de son sentiment dans l'imaginaire, mais qu'avec une force infinie elle ramène en elle-même la génialité de ce sentiment : le supportant, et rien de plus. Elle vieillit au couvent, elle devient très vieille, mais elle ne devient ni une sainte, ni même une bonne religieuse. Il répugne à son tact précieux d'appliquer à Dieu ce qui ne lui était pas destiné dès l'origine et ce que le comte de Chamilly avait pu dédaigner. Et pourtant il était presque impossible d'arrêter l'élan héroïque de cet amour et de ne pas devenir une sainte après une telle vibration de son être le plus secret. Si cette femme entre toutes admirable n'avait cédé qu'un seul instant, elle serait tombée en Dieu comme une pierre tombe à la mer, et s'il avait plu à Dieu d'essayer sur elle ce qu'il ne cesse de faire avec les anges, s'il avait projeté sur elle-même tout son rayonnement, – je suis certain que, sur le champ, telle qu'elle était là, dans ce triste couvent, elle serait devenue un ange, de part en part, jusqu'au fond de son être...

II

29 décembre 1921

... Oui, la voix de Marianna Alcoforado, la religieuse de Beja, est une des voix les plus étonnantes, les plus authentiques qui, à travers les siècles, soient parvenues jusqu'à nous. Comment en serait-il autrement ? Le cri ne change point (mais tous les cœurs n'ont pas dans la douleur une voix aussi puissante).

Les femmes n'ont rien qui leur appartienne en propre, hors cette infinie occupation du cœur : c'est tout leur art. Les hommes, qui ont d'autres activités, ne s'adonnent à l'amour que par moments, en maladroits, en dilettantes, ou, ce qui est pire, en usuriers qui exaspèrent où détruisent ce sentiment... Les femmes n'ont pas d'autre jardin ; elles *sont* ce jardin d'amour, elles en sont aussi le ciel, le vent, l'accalmie ; elles ne sortent jamais d'elles-mêmes ; les saisons ne leur apportent rien que le rythme de l'attente, de l'exaucement et de l'adieu. C'est ce destin inéluctable qui s'exprime par la voix de la Portugaise, – rendant chez elle un son plus pur, plus fort que toute autre voix, hors peut-être celle de Sapho, – et ce cri a raison, éternellement raison (quoique le comte de Chamilly lui ait donné raison un peu trop facilement).

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en octobre 2019.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isabelle, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Rainer Maria Rilke, *Les Amantes*, traduction de Maurice Betz, Paris, Émile-Paul Frères, 1944. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Tag Montpellier, A 709*, a été prise par Jean-Louis G.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.